

Paris est un livre d'emblèmes en dormance.

Un imaginaire végétal, des pages reliées, mûries par l'errance.

Un *liber amicorum* de ceux-là qu'on emporte en de longs voyages immobiles, ce grand Tour des privilégiés des songes et dans lequel on consigne les stigmates de nos rencontres, fleurs à peine écloses comme en un herbier secret que l'on ne rêve qu'à soi.

Un reliquaire d'intimes absences dont les lectures se réservent l'hilarité de germinations miraculeuses qu'aucun saint ne saurait contrefaire, que nulle religion ne dramatise.

Des maturités qui s'ébaudissent de leur empire occulte sur notre éternité à l'insu de ce que nous affirmons comme la vanité de notre regard.

Le passé n'est jamais souvenir : il est cette persistance discrète, inquiète des regards qui nous confondent dans l'existence.

Une flamme comme un désir jusqu'à présent inextinguible court les rues et court les âmes.

Une course toujours en cours, toujours en corps : une Atalante entière (car solitaire) sur le chemin de laquelle nos existences vont tombant comme des pommes, des astres mûrs.

Le jardin des Hespérides n'est qu'un prétexte du décor à l'origine du théâtre. Les pommes sont le jardin et le jardin, un fruit tombé que personne n'a recueilli.

Il en faut de la patience.

Paris est une veille, Paris est un feu, Paris est amour.

Il y a eu une faim généreuse à jouer de ses limites, murs franchis ou restés clos, circonvolutions de la mémoire qui recomposent les frontières intra-muros et les explosent, au hasard des flâneries modernes qui percent à sang les anciens remparts sans le savoir, de ces boulevards boisés dont les promenades oisives inachèvent les chemins de ronde et parcourent le désespoir de quelque songe resté accroché à la mémoire.

Comme si nous traversions cela même qui nous traverse et qu'en ce point sourd de vacance de la rétine, le visible venait à s'avouer pour disparaître.

Les murs murant Paris épaississent à quelque endroit, au-delà des boulevards des maréchaux un horizon sonore fossile ambulatoire où les circulations sont véhicules d'itinéraires prémédités.

Plus de psychopompes.

Le son des sabots sur le pavé n'offusque plus la déambulation contrariée de Louis-Sébastien Mercier, toujours à l'affût posthume des bévues des voitures ; Restif de la Bretonne ne trouve plus de nuit par où sortir tant l'éclairage moderne semble avoir condamné l'obscurité à ne plus n'être qu'un accessoire de tournage, aussi se voit-il contraint à ne plus sortir qu'en plein jour : au jour des nuits électriques parisiennes où plus personne ne se risque, où plus rien ne se passe, où la vie n'a plus cours.

Les cris de Paris hurlent encore au XVIIIème s., certains endroits en poursuivent, bruyante, la rumeur. Le XIXème siècle est resté pendu rue de la vieille Lanterne mais la morgue n'a recueilli que le cadavre de Nerval.

Le jour où l'usage de certains noms s'est tu, le jour où l'on a préféré dire « la rue maître albert » à « la rue perdue », quelque chose est parti qui ne nous a pas été rendu.

Il y a des résurrections dans l'ombre qui attendent qu'on en parle pour coïncider avec elle mêmes et nous ouvrir les seuils poétiques de la ville.

Autant de mémoires arrêtées qui quémangent le désir d'une vision pour désamorcer les malédictions de leur quiescence.

Plus encore de vécus imparfaits qui attendent la perfection de notre seul désir pour nous reconnaître des leurs dans leur profession d'inachèvement.

Paris est un livre à vivre et une énigme à taire suivant l'adage<sup>1</sup>.

Un livre d'emblèmes où le mot et l'image participent d'une recomposition permanente et collective.

---

1. Les quatre piliers de la sagesse du mage attribués à Zoroastre : « *savoir, vouloir, oser, se taire* »

Une hallucination dont la poursuite est le gage en somme. Atalante fuit toujours.

Décider d'en traduire la richesse sur le support figé du livre matériel qu'un nombre de pages inéluctablement arrête, est une négociation impossible, pis, une trahison.

Si je me décide aujourd'hui à en rendre certains morceaux c'est que le creuset de mon imaginaire ne se révèle pas suffisant pour les y transmuter : la puissance imaginaire d'une ville n'opère qu'à condition d'être savourée et in fine...partagée.

La digestion n'est nullement une affaire individuelle malgré ce que nous laisse croire l'individuation de nos estomacs. Et la saveur est une émanation collective.

Je vous invite ici à un repas en somme, plus qu'à la lecture d'un livre. Mais à un repas de fête et sans fin admise. Un service à la française où chacun est libre de choisir, d'arrêter ou de poursuivre. Un repas en somme d'avant le XIXème s. et le monopole de la restauration moderne.

Une réunion autour d'une table sous la forme d'un livre, qui engage, malgré la liberté escomptée et parce que finalement, peu ou prou, nous partageons les mêmes aliments, un imaginaire convivial qui nous déborde.

Aussi si des seuils de satiété sont à certains endroits franchis, c'est à l'image des méridiens imaginaires qui en pointillé emmurent les parcelles d'espace où nous passons : ils ne deviennent réels qu'à la faveur de notre croyance.

Les seuils de satiété n'existent pas, pas plus que la *théorie cardinale de l'utilité* qui entend thermo-réguler le bien-être de nos désirs.

L'imaginaire n'est jamais repu puisqu'il est faim permanente. Qui est repu est déjà mort au jeu de l'existence dont l'ajournement est le seul viatique à l'exercice.

Je dédie ces chemins nourris à ceux que l'existence affame, aux artistes de la faim que bien d'autres que Kafka ont impunément laisser dépérir dans une cage,  
A ceux qui ne sauraient trouver d'aliment que de partage,

Les autres repaissez-vous ou vomissez, mais faites-le bien, soyez Romains.